

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU : PLACE DU MARCHÉ-NOIR

INSERTIONS.

Annonces, la ligne . . . 20 c.
Réclamés, — . . . 30
Faits divers, — . . . 75

RÉSERVES SONT FAITES
Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sauf restitution dans ce dernier cas ;
Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

Les articles communiqués doivent être remis au bureau du journal la veille de la reproduction, avant midi.
Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

On s'abonne :

A SAUMUR, chez M. HAVAS-LAFFITE et Co, Place de la Bourse, 8.

ABONNEMENT.

Souvenir : 30 fr.
Un an 16
Six mois 8
Trois mois 4
Poste : 25 fr.
Un an 18
Six mois 10
Trois mois 5

A SAUMUR, chez M. HAVAS-LAFFITE et Co, Place de la Bourse, 8.
A PARIS, chez M. HAVAS-LAFFITE et Co, Place de la Bourse, 8.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — L'abonnement doit être payé d'avance.

Paraissant tous les jours, le dimanche excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 15 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR, 27 Septembre 1878.

Chronique générale.

La politique extérieure suivie par la République est jugée fort sévèrement par tous les républicains qui veulent ouvrir les yeux et ne pas mettre un bandeau sur ceux de leurs adeptes.

Et, s'il est incontestable que les relations extérieures occupent une grande place dans les intérêts d'une nation, quelle responsabilité pour le parti républicain lorsque ses plus chauds partisans sont obligés de reconnaître et de déplorer le résultat négatif et funeste de la diplomatie républicaine depuis 1870 !

Le *Courrier du Soir* est un journal républicain, mais l'évidence arrache à l'un de ses rédacteurs l'aveu que l'on va lire.

Cette juste appréciation de la politique extérieure est certainement l'œuvre d'un publiciste qui n'est novice ni dans la politique ni dans le journalisme :

« Depuis notre malencontreux voyage à Berlin, depuis notre gracieux concours au Congrès, nous sommes brouillés avec la Russie, en froidure avec l'Angleterre, isolés de la Porte, nous ne tenons pas parole aux Grecs, nous vivons tout juste avec les Italiens, nous perdons toute action sur les Egyptiens. Jamais, depuis 1870, notre situation extérieure ne s'était présentée sous un jour plus défavorable.

« L'Allemagne, qui sourit, trouve que notre bonne amitié est excellente pour aider, par notre empressement bienveillant, à répandre une salutaire terreur sur les masses dans la ténébreuse question de l'Internationale ; elle estime notre zèle à participer à toute action pacifique. Mais le monde mesure l'espace et la distance perdus depuis le Congrès. Nos forces matérielles se sont ré-

tablies, nos relations de peuple à peuple viennent de renaitre sous l'attrait de l'Exposition, et notre action extérieure impuissante, infructueuse, s'émiette, se perd faute d'une direction compétente et intelligente. Le mal est si grand de ce côté, que le célèbre discours de Romans n'a point osé dépasser la frontière, que le politique très-avisé qui a parlé n'a eu garde de jeter un coup d'œil sur le dehors ! Le mois prochain, les Chambres seront réunies ; attendons au moins jusque-là dans l'immobilité. Dès leur réunion, que le *Livre jaune* soit déposé. On déclarera au Parlement que la régence de Tunis nous est offerte, que nous avons perdu notre influence séculaire sur l'Orient, sur les Lieux Saints rendus aux Anglais en Asie-Mineure, sur les Latins rendus au Vatican à Constantinople, notre influence sur les Principautés qui ont restitué la conquête de Crimée, sur le Monténégro devenu exclusivement russe, sur l'Egypte anglaise, sur la Grèce, dont nous sommes l'avocat battu et reconduit.

« Les Chambres jugeront ; peut-être discuteront-elles. Plus probablement, elles provoqueront un changement radical dans la direction de notre politique.

« A mesure que l'on recule, le quart d'heure des éclaircissements, les embarras augmentent ; de très-grosses maladroites peuvent suivre de grandes fautes. Notre direction extérieure est devenue indéfendable, les puissances intéressées le savent. M. Waddington va leur échapper. Elles veulent, en tirant de lui des solutions *in extremis*, jurer de leur reste. Car jamais, pour elles, pareille aubaine ne se retrouvera.

« L'Europe diplomatique se joue d'un ministre français qui n'a encore livré ni à la publicité ni aux représentants de la nation aucune explication de ses actes, qui n'a écrit aucune de ces circulaires, études complètes et pratiques sur lesquelles peut s'appuyer la conscience publique d'un pays et la conduite de ses agents, qui, sous prétexte de modération, a atteint les dernières limites de l'imprudence, nous mêlant à chaque difficulté engagée entre les belligérants et livrant notre

crédit au ridicule d'arbitrages stériles et quotidiens, dépourvus de sanction. L'Europe, à laquelle il n'a pas échappé que le Congrès était un moyen de nous isoler et non un but, voit que nous avons, tête baissée, donné dans cette manœuvre, d'une stratégie cependant assez transparente.

« Dès lors, l'immobilité paraît commandée au quai d'Orsay jusqu'à ce que les Chambres soient saisies, jusqu'à ce que le comité dirigeant des gauches soit mis en mesure d'apprécier la valeur des contre-propositions qui nous seront faites.

« Sous un régime plus clairvoyant, les complications des Indes, l'état de pénurie financière des pays d'Orient et des anciens belligérants, les résistances à l'application des résolutions du Congrès constitueraient des éléments utiles pour relever notre influence et augmenter le prix de notre concours.

« Mais, jusqu'à nouvel ordre, il n'y faut pas songer ! Au dehors, parmi les puissances monarchiques, les fautes commises par une République se payent trois fois.

« Il faut attendre. »

De tels aveux suffiraient seuls pour démontrer combien l'état républicain est funeste à la France.

Il n'y a que le fanatisme ou la mauvaise foi qui puisse dénier cette triste vérité, et c'est vraiment manquer de patriotisme que de ne point désirer pour la France la seule forme de gouvernement capable de lui rendre la place qu'elle occupait parmi les nations, sous toutes les monarchies.

La popularité a toujours été et sera toujours la récompense ou plutôt la punition de ceux qui flattent les passions populaires au lieu de les contenir et de les diriger.

Quand M. Thiers, ministre d'un roi constitutionnel, a voulu réprimer une émeute, il a été maudit et appelé le bourreau de la rue Transnonain.

Quand plus tard, devenu Chef d'Etat lui-même, il s'est vu contraint de recourir à la

force pour dompter la plus criminelle des insurrections, celle de la Commune, on le pendait en effigie et on incendiait ses propriétés dans Paris.

Il n'est devenu l'idole de ce même peuple que le jour où, le voyant affolé de République, il s'est mis à crier comme lui : « Vive la République ! »

Or, ce jour-là, M. Thiers a commis devant ses contemporains et devant l'histoire la plus coupable des forfaitures.

Car l'autorité qu'il tenait de son génie et des événements, il devait l'employer à gouverner les masses et non à se laisser dominer par elles.

Que dirait-on d'un général qui, au lieu de marcher à la tête de son armée pour la commander, se mettrait à la queue pour obéir à ses soldats ?

Que dirait-on d'un chef d'institution qui, pour complaire à ses élèves, imiterait toutes leurs folies et gambaderait avec eux ?

C'est pourtant ce que font aujourd'hui ceux qui s'arrogent le droit de nous gouverner.

Ils savent aussi bien que nous que les fous sont ici-bas en majorité. Or, c'est à cette majorité insensée qu'ils subordonnent toutes leurs résolutions.

Ils ne se demandent pas si l'acte qu'ils projettent est conforme à la sagesse et à la raison. Non, pourvu qu'ils plaisent à la foule ignorante et aveuglée, leur ambition est satisfaite. Ils manquent à leur mission, ils font le malheur de leur pays, mais ils restent populaires.

Ces réflexions nous viennent en voyant l'insistance, l'acharnement (le mot n'est pas trop fort) que mettent les coryphées de la démagogie, les Naquet, les Louis Blanc et autres esclaves de la popularité, à réclamer des élections sénatoriales *républicaines*, c'est-à-dire de nouveaux esclaves de la foule, disposés à lui obéir et à s'inspirer de l'opinion des carrefours pour gouverner la grande nation française.

Ce qu'ils veulent détruire dans le Sénat, c'est l'élément de sagesse qui sert de contre-poids aux passions subversives.

Feuilleton de l'Écho Saumurois.

LA

PUPILLE DE SALOMON

M^{lle} MARTHE LACHÈSE

(CAMILLE DE GÉRANS)

(Suite.)

Au commencement du printemps suivant, quand ses premiers rayons d'avril venaient annoncer les beaux jours, on sonna un matin à la porte de Salomon.

Il était huit heures à peine. L'artiste était sorti ainsi que M^{lle} Lebrun. Christine se trouvait donc seule au logis. Elle ouvrit et demeura surprise à la vue d'Alice.

La Pupille de Salomon, en vente à Saumur, chez Dézé, libraire, rue Saint-Jean, et chez MILON, libraire, rue d'Orléans. — Prix : 3 francs.

— C'est vous, Madame, à cette heure matinale ?

— Qui vraiment. Où est votre tuteur ?

— A donner une leçon, M^{me} Rosa aussi.

— J'ai bien choisi mon moment. Entrons dans l'atelier, Christine. Je ne vous vois seule que chez moi, ici nous devons sans cesse avoir en tiers votre tuteur ou sa belle-sœur. Je me suis dit hier : Je m'y prendrai si bien que je pénétrerai dans le sanctuaire et que, là, sans témoins, nous causerons librement.

— Vous avez pris un excellent moyen, répondit en riant Christine, puisqu'il est avéré qu'à ce moment M. Salomon doit se trouver au delà de Saint-Similien et M^{me} Lebrun dans la rue Crébillon.

— Voyez donc comme j'aurais fait un fin diplomate ! dit la jeune femme en s'asseyant sur le fauteuil de velours rouge qui continuait à être le meuble solennel de l'atelier. Christine, reprit-elle, montrez-moi vos derniers dessins et avouez-moi franchement quels sont les mieux réussis.

La jeune fille ouvrit un carton et en retira deux feuilles couvertes de légers croquis.

— Chère Madame, dit-elle, voici ceux que, moi, je préfère. Je dois cependant vous prévenir que M. Salomon n'en est pas complètement satisfait. Il aime mieux ce mendiant qu'il vous a montré, je crois.

M^{me} Montferrier regardait les études dont l'une représentait une tête de vieille femme et l'autre un

paysan coiffé d'un rustique chapeau.

— C'est d'après nature ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit Christine. Cette étude est tout ce qui me reste de ma pauvre chère Simone, celle-là même qui nous reçut au moment de la mort de mon père.

En disant ces mots, elle se mit à pleurer.

— Ah ! je ne m'étonne plus de la vie qui frappe dans ce croquis, reprit Alice. Ce que l'on fait avec le cœur s'anime de soi-même. Et l'autre ?

— C'est son neveu. Le dessin est plus fini, j'ai pu le faire ici, car Pierre Cottureau vient me visiter de temps en temps quand les marchés l'appellent à Nantes. Tandis que je devais aller vers Simone, elle était infirme depuis deux ans ; mon tuteur avait la bonté de me conduire la voir quelquefois ; maintenant elle n'est plus, pauvre vieille amie !

M^{me} Montferrier plaça les esquisses sur une chaise près d'elle et attendit que l'émotion de Christine cessât.

— J'aperçois là, dit-elle alors, ce charmant profil de jeune fille que vous acheviez lors de ma dernière visite. N'avez-vous rien peint depuis ?

M^{lle} de Kemper sourit et, plaçant un doigt contre ses lèvres :

— Je vais vous livrer mon secret, dit-elle, à vous qui ne me trahirez pas.

Ouvrant un placard que Salomon lui avait abandonné, elle en sortit une petite toile recouverte

d'un morceau d'étoffe et dissimulée sous d'autres objets. Elle la dégacha et la tendit à M^{me} Montferrier.

— Le saint Clair ! s'écria celle-ci en reconnaissant l'admirable tableau d'Hippolyte Flandrin qui décore un des autels de la cathédrale de Nantes.

— Voyez, dit Christine, avec quelle traîtrise j'ai agi ! Mon tuteur me permet de me rendre seule à Saint-Pierre, nous en sommes si près ! Il me laisse libre d'y rester aussi longtemps que je le désire. J'ai volé quelques heures à la prière et encore je ne pense pas que le bon Dieu me le reproche.

— Vous croyez donc que M. Salomon serait mécontent ?

— Oh ! oui, dit Christine presque rêveuse. Il n'aime pas que je veuille en dehors de sa volonté, quant à l'étude, s'entend. Et je ne saurais témoigner devant lui de l'enthousiasme pour ce qui lui semble incomplet, sans craindre de le blesser profondément.

— Il est donc bien absolu ?

— C'est un excès seulement dans sa foi artistique.

— Il trouve peut-être le saint Clair terne ?

— Précisément.

M^{me} Montferrier ne put s'empêcher de rire doucement.

— Christine, reprit-elle, avez-vous fixé vos des-

C'est absolument comme si les fous de Charenton demandaient le remplacement de leurs directeurs, gardiens et surveillants, par des aliénés comme eux. Serait-on tenté de leur obéir ?

Plus les insensés qui dominent aujourd'hui la politique insistent pour qu'on peuple le Sénat de leurs pareils, plus les esprits sages de tous les partis comprendront la nécessité d'imposer aux frénésies du moment un frein salutaire. (Assemblée nationale.)

La lettre où le correspondant du Times a blâmé le discours de M. Gambetta et montré que le programme de Romans est une menace indirecte contre le ministère, est considérée comme l'expression exacte des sentiments du centre gauche, avec les principaux membres duquel M. de Blowitz est en relations.

La Gazette de Cologne, dont le correspondant parisien, dit l'Estafette, est au mieux avec les chefs de la majorité, prétend savoir, en effet, que c'est sur un télégramme ministériel lui apprenant qu'un second discours comme celui de Romans créerait des embarras sérieux au cabinet du côté de l'Élysée, que l'orateur s'est abstenu.

Mais de qui le télégramme ? De M. de Marcère, de M. Waddington ou de M. de Freycinet ? C'est ce que ne dit pas la feuille allemande. On pense cependant que la dépêche a dû être expédiée par le ministre des travaux publics, non pas seulement à cause de son intimité avec M. Gambetta qui parce que, depuis quelque temps, il s'ingénie à complaire au Maréchal, et qu'il soutient, dans le sein du cabinet, la politique de conciliation.

On télégraphie de Bordeaux, 25 septembre :

« M. de Freycinet est arrivé à Bordeaux à 4 heures 20. Il était accompagné par le préfet, le conseil général, M. le sénateur Fourcand, les membres de la chambre de commerce, le directeur des douanes et les ingénieurs des pont-et-chaussées.

» Toute la rade était pavoisée. Une foule nombreuse a salué le ministre par les cris de : Vive la République !

» Le ministre est descendu à la préfecture et assista ce soir à un banquet que lui offre la chambre de commerce. »

LA LETTRE DE M. DE FALLOUX

« L'UNION DE L'OUEST. »

Le 20 septembre, l'Union de l'Ouest d'Angers publiait une lettre signée Un abonné, et sur laquelle la feuille angevine appelait toute l'attention de ses lecteurs. Avant-hier, le Soleil a reproduit cette même lettre en la faisant suivre de la signature de M. le comte de Falloux.

Le Soleil n'a certainement pas fait cette substitution de signature sans y être autorisé. Il est probable même qu'il en a été prié. On se demandera peut-être, dit l'Etoile,

— Oui, Madame.

— Passez-moi alors ces deux grandes feuilles de papier mince.

Elle enveloppa soigneusement la petite toile et roula ensemble les deux croquis.

— Vous voulez les emporter ? demanda Christine fort surprise.

— Oui, mon mari a trouvé votre aquarelle peinte avec beaucoup de goût. Je suis sûre qu'il aura plaisir à voir ces études.

Christine, que M. Montferrier honorait rarement d'une parole, s'étonnait de plus en plus, mais elle n'osa pas le laisser voir.

— Vous n'êtes pas au courant des chroniques nantaises ? reprit Alice.

— Comment les apprendrais-je, chère Madame ? Mon tuteur est un peu absorbé dans ses travaux et M^{me} Lebrun qui écoute volontiers les nouvelles ne cherche guère ensuite à m'en faire part.

— Eh bien ! je vous annonce que M. Paul Lefranc va orner de fresques deux de nos églises et l'on espère qu'il acceptera aussi de peindre des panneaux pour l'hôtel-de-ville.

— M. Lefranc ! s'écria Christine. Un si grand peintre ! Il va venir, ici, exécuter tant de travaux ! Quelle fortune pour Nantes, Madame !

— Voici pour la chose publique dont l'on doit s'occuper d'abord. Passons maintenant aux avantages particuliers. Il y a longtemps que je désire

pourquoi M. de Falloux n'a pas voulu se faire connaître dès le premier jour comme l'auteur de la lettre. Nous ne nous chargerons pas d'approfondir cette question. Il y a des secrets d'habileté que nous sommes tout à fait incapables de deviner.

M. de Falloux reçoit les félicitations de la feuille orléaniste pour sa lettre. Cela ne saurait nous étonner. M. de Falloux reproche à la presse catholique de se prononcer contre la Révolution ; or il y a longtemps déjà que M. de Lourdeux a écrit : l'Orléanisme, c'est la Révolution.

Voici le passage principal de la lettre de l'ancien ministre :

« On a pris, dit M. de Falloux, et l'on paraît vouloir prendre de plus en plus pour mot d'ordre, dans une portion de la presse catholique, le mot de Contre-Révolution. Je ne crois pas qu'il puisse y avoir un symbole moins vrai et plus mal choisi. Le mot de Contre-Révolution, devenu le mot de ralliement des catholiques, n'a aucune exactitude ; la Contre-Révolution est aujourd'hui dans la pensée de fort peu de gens, et n'est, l'expérience l'a prouvé, au pouvoir de personne.

« C'est, en outre, un mot mal défini et probablement indéfinissable, gros de préjugés, de malentendus, et par conséquent de tempêtes. Assurément, les réformes à solliciter, les réparations à obtenir, les améliorations à poursuivre ne manquent pas ; mais il faut donner à chacune d'elles leur vrai sens et leur vrai nom, et non pas leur imposer un nom de guerre provocateur, qui confond dans une obscurité déplorable ce qu'on doit conserver et ce qu'on doit combattre. L'Église ne recule devant aucun péril pour remplir sa mission ; mais il faut au moins que ce soit sa mission, et elle ne peut ni se compromettre, ni se laisser compromettre par des thèses plus que contestables, qui ne supporteraient pas une heure de discussion contradictoire et sérieuse. »

Evidemment M. de Falloux vise ici le discours prononcé à Chartres, le 8 septembre, par M. le comte de Mun, devant le pèlerinage des cercles catholiques ouvriers. Il n'ose pas nommer le grand orateur catholique, car ce n'est pas son habitude d'appeler les gens et les choses par leur nom.

Au contraire, M. de Mun, qui parle en termes très-clairs et très-nets, disait à Chartres :

«... Dans un débat engagé à la Chambre, j'avais pris la parole pour la défense des droits et de la liberté de l'Église, et comme les apostrophes de mes adversaires m'avaient conduit à leur demander compte de ce que la Révolution a fait pour le peuple, songeant à vous, songeant à ces jeunes hommes de tous les rangs et de toutes les conditions, artisans, soldats, étudiants ou ingénieurs qui s'élèvent à la lumière de la foi chrétienne, j'avais salué dans son aurore la Contre-Révolution naissante. (Applaudissements.)

» Un de vous s'est levé, et, parlant au nom de tous, m'a remercié tout haut, non pas d'avoir défendu notre œuvre attaquée, non

avoir mon portrait ; mais mon mari ne le veut que de main de maître. Je ne puis trouver une meilleure occasion. Ma demande est faite, agréée, et je crois que beaucoup de ces dames vont suivre mon exemple.

— Quel bonheur, dit la jeune fille, de voir votre chère image reproduite par un si habile pinceau !

— Il ne faudra pas le dire à M. Salomon.

— Soyez tranquille, je m'en garderai bien.

— Aime-t-il le talent de M. Paul Lefranc ?

— Modérément, il trouve sa manière un peu froide.

— Et vous, Christine ?

— Oh ! moi ! ses toiles me paraissent admirables, et je ne puis croire que je me trompe, car alors la France entière se tromperait avec moi. Je resterais volontiers pendant des heures devant celles qui sont au musée, mais je n'ose en prier M. Salomon. Lorsque votre portrait sera terminé, chère Madame, je serai plus libre chez vous. Pensez-vous que M. Lefranc doit bientôt venir à Nantes ?

— Bientôt, oui, je le crois, répondit Alice négligemment. Dites-moi, Christine, serez-vous libre demain dans l'après-midi ? J'aimerais à vous avoir près de moi pendant quelques instants. Vous me feriez la lecture.

— Très-volontiers. M. Salomon déjeune à Sainte-Luce, un de ses tableaux devant être posé dans la

pas d'avoir protesté contre l'injure faite à l'Église, mais d'avoir compté sur vous jusqu'au point de déclarer publiquement en votre nom la guerre à la Révolution. (Vifs applaudissements.)

« Je vous remercie de vos applaudissements, ce n'est pas à moi qu'ils s'adressent ; mais aujourd'hui, comme au jour dont j'évoque le souvenir, ils saluent l'homme de cœur qui, aux acclamations de mille ouvriers parisiens, a osé prononcer cette fière parole ! »

« C'est un avenir nouveau qui se lève, dit plus loin M. de Mun, c'est un grand mouvement qui a commencé. » Et l'orateur, poursuivant son discours, démontre que la Révolution n'a tenu aucune des promesses par lesquelles elle avait séduit les ouvriers, il constate « la banqueroute sociale » de la Révolution, et il ajoute :

« Non, nous ne sommes pas et ne serons jamais des socialistes ! (Applaudissements.) Le socialisme, suivant la parole de P. Félix, c'est la négation de l'autorité de Dieu, et nous en sommes l'affirmation ; c'est l'affirmation de l'indépendance absolue de l'homme, et nous en sommes la négation (Applaudissements) ; c'est la passion de la possession, et notre doctrine s'appuie sur le renoncement ! (Applaudissements.) Le socialisme, c'est la Révolution logique et nous sommes la Contre-Révolution irréconciliable. (Applaudissements.) Il n'y a rien de commun entre nous ; mais entre ces deux termes, il n'y a plus de place pour le libéralisme. (Applaudissements.) »

M. de Falloux, le représentant du libéralisme, a été blessé au vif, de là sa protestation. Qu'il le veuille ou non, cette protestation paraîtra, d'après l'Espérance du peuple de Nantes, une adhésion plus ou moins directe à la Révolution.

La doctrine révolutionnaire, disent le P. Félix et M. de Mun, c'est la négation de l'autorité de Dieu ; c'est l'affirmation de l'indépendance absolue de l'homme. Ce résumé est très-exact, il ne fait que reproduire l'esprit même de la fameuse Déclaration des droits de l'homme, qui est l'Évangile révolutionnaire.

Ces principes sont-ils opposés à la doctrine catholique ? M. de Falloux lui-même n'oserait le nier ; par conséquent, les catholiques, pour maintenir leur foi, pour faire respecter leur liberté, sont obligés d'affirmer des principes contradictoires ; ils sont donc forcés de prêcher la Contre-Révolution.

Entre la Révolution qui nie l'autorité de Dieu et le catholicisme qui affirme l'empire souverain de Dieu sur toutes les créatures, la conciliation est-elle possible ? Non ! donc le catholicisme est la Contre-Révolution irréconciliable.

Alors pourquoi cette entrée en campagne de M. de Falloux ? Quand ce champion du libéralisme dit : « La Contre-Révolution est aujourd'hui dans la pensée de fort peu de gens et n'est, l'expérience l'a bien prouvé, au pouvoir de personne, » que veut-il donner à entendre ? Appliquée aux questions

salle de l'école. Il ne reviendra que fort tard. Je serai donc à votre disposition.

— Eh bien ! voulez-vous venir chez moi à trois heures ? Je vous enverrai mon coupé.

— A trois heures, soit.

— Vous passerez par Sainte-Croix, Christine, et vous vous agenouillerez devant la Vierge de Bon-Secours.

— Vous voulez lui demander quelque chose ?

— Je veux qu'elle m'accorde une grâce, et cela dès demain.

— J'irai, Madame, je la prierai de grand cœur.

— Oui, priez, chère Christine, pour qu'elle devienne mon auxiliaire dans une entreprise que je veux tenter.

Et les deux amies se séparèrent.

Le lendemain, dès la matinée, tout était mouvement chez M^{me} Montferrier.

Alice allait, venait, donnait des ordres et, souvent même, de ses mains délicates, aidait à les exécuter. Il s'agissait de transformer en somptueux atelier un des appartements de réserve que favorisait un beau jour. Rien ne semblait de trop à voir l'empressement de la jeune femme.

Son mari la surprit, atteignant un coffret d'écaillage pour y déposer des fusains. Selon sa coutume, il leva un peu les épaules.

— Jeanne d'Aragon n'en fit pas tant, je gage, quand elle attendait Raphaël, dit-il.

religieuses, cette pensée est radicalement fautive ; appliquée aux choses politiques, cette phrase accuse les légitimistes de trahison, sous prétexte de Contre-Révolution, à rétablir l'ancien régime !

Se peut-il qu'un homme intelligent comme M. de Falloux en soit venu là ? Un peu plus, il parlerait de la dime, de la corvée, des droits du seigneur ! Mais il n'a pas la franchise brutale du Siècle et procède par insinuations.

L'accusation portée contre M. de Mun et nos amis est indigne d'un homme sérieux, et cependant est-il possible de donner une autre interprétation à la lettre de M. de Falloux ? Si nous nous trompons, que l'auteur s'explique plus clairement.

La Défense a compris comme nous, et elle fait suivre la lettre des lignes suivantes qui expliquent ce qu'il faut entendre par Contre-Révolution :

« On a parlé de retour aux vieilles corporations et à l'ancien régime. C'est une accusation absurde. Le système corporatif avait besoin d'être réformé, non détruit. L'ancien régime avait besoin d'être purifié, non supprimé. »

M. de Falloux est trop intelligent pour n'avoir pas saisi ces vérités évidentes. Pourquoi donc prend-il la parole ? Son intervention ne peut avoir pour résultat que de semer la division parmi les catholiques, d'entraver l'œuvre chrétienne de la Contre-Révolution, et, par là même, de favoriser la Révolution.

H.-A. MARTIN.

Etranger.

LA QUESTION EXTERIEURE.

L'incident, si brusquement intervenu dans la politique orientale, n'a pas cessé de présenter le caractère de soudaineté et de gravité qui l'a tout d'abord signalé.

Ce qui est singulier, c'est que, malgré la distance et la difficulté des communications, les faits se suivent et se développent comme s'ils se passaient tout près de nous.

L'Angleterre a déjà mis en mouvement trois corps d'armée qui doivent pénétrer dans l'Afghanistan par trois côtés à la fois. En même temps, ses émissaires traitent avec les Khaïberriens dont il faut passer la montagne et qui prétendent être ou se rendre indépendants du prince de Caboul.

La Russie, évidemment surprise par l'événement, a paru, au premier jour, n'être pas désireuse de prendre fait et cause pour l'émir Chir-Ali ; le général Abranoff devait quitter Caboul avec sa mission et laisser l'émir, tout seul, s'arranger comme il le pourrait avec les Anglais.

Telles étaient du moins les nouvelles d'hier, dans la journée, mais, dans la nuit, un télégramme de Londres est venu modifier cette situation.

D'après un avis de Saint-Petersbourg, qui a touché à Berlin, la Russie ne serait nullement disposée à retirer sa mission actuelle de Caboul et à renoncer par la suite

— Eh bien ! où est le mal ? demanda gaiement Alice.

— Oh ! nulle part, ma chère. Fétez M. Lefranc, je ne demande pas mieux.

— Vous irez au-devant de lui, Léopold ?

— C'est convenu.

(A suivre.)

Théâtre de Saumur.

TROUPE DU GRAND-THÉÂTRE D'ANGERS, SOUS LA DIRECTION DE M. EM. CHAVANNES.

LUNDI 30 septembre 1878.

La Closerie des Genêts

Grand drame en 5 actes et 7 tableaux, par Frédéric Soulié.

Bureaux à 7 h. 1/2 ; rideau à 8 h.

S'adresser, pour retenir des loges et stalles, au bureau de location, maison Thuau, rue de la Comédie. — On peut se procurer des cartes à l'avance chez le Concierge du Théâtre.

son intention d'avoir dans la capitale de l'Afghanistan une légation russe permanente. Il est plus que jamais vrai de le dire, ce sont les événements qui ont la parole. Ecoutez-les venir.

Lord Beaconsfield, pour se conformer aux ordres de la reine, a fait revenir à Londres tous les ministres. 45,000 hommes de réserve vont être rappelés sous les drapeaux. Les trois flottes ont reçu les ordres suivants :
Flotte de l'amiral Hornby : Rester jusqu'à nouvel ordre dans la mer de Marmara.
Flotte de l'amiral Homby : Détacher trois cuirassés pour renforcer l'escadre du golfe Persique.
Flotte pour service spécial : Appareiller Portsmouth, et gréer les transports, détacher deux avisos en destination d'Alexandrie.

Londres, 26 septembre.
Des avis de Bombay considèrent la guerre de l'Angleterre contre l'Afghanistan comme inévitable.
Les journaux de Londres demandent une action prompte et vigoureuse. Une simple démonstration militaire serait insuffisante.

La Nouvelle Presse libre du 22 s'empare des bruits de la retraite du prince Gortschakoff pour discuter les éventualités qui suivraient cet événement.
La question de savoir, dit-elle, qui succédera au prince Gortschakoff, n'est pas seulement, en présence de l'extrême agitation qui règne en Russie, une question russe. Tant que l'empereur Guillaume vivra, tout danger pourra être conjuré; mais si, après la retraite du prince Gortschakoff, le parti moscovite l'emporte et fait arriver un des siens au pouvoir, si la politique russe suit une direction hostile à l'Allemagne, tout est à craindre.

Il est probable que tant que l'empereur Alexandre sera sur le trône, le courant qui s'est personnalisé dans le comte Schouvaloff prédominera.
Mais on ne saurait méconnaître que la Russie elle-même subit une transformation politico-sociale qu'aucune puissance ne peut arrêter et qui peut avoir les conséquences les plus suprenantes.

On mande de Constantinople :
« La Porte est plus résolue que jamais à opposer la force d'inertie à l'accomplissement des dernières clauses du traité de Berlin.

Par suite des événements dans l'Afghanistan, Savfet-Pacha refuse toute convention avec l'Autriche et toute concession à la Grèce. Il prépare une circulaire pour demander la révision du traité de Berlin et pour refuser toute indemnité aux Russes. On est convaincu ici que la guerre va éclater entre l'Angleterre et la Russie, et que la Turquie sera bientôt à même de prendre sa revanche contre les Russes.

La Porte réglera directement avec les comités des créanciers étrangers, et non pas avec la commission financière, la question de sa dette extérieure. Cette mesure est prise pour se concilier la nation anglaise et obtenir cette fois une alliance offensive et défensive. »

New-York, 25 septembre.
L'ouverture du Congrès mexicain, qui a eu lieu le 18 septembre, M. Porfirio Diaz déclare dans son Message que le Mexique a agi de bonne foi envers les Etats-Unis. Le Mexique désire être en paix avec tous les Etats, surtout avec les Etats-Unis, dit le Message.

Washington, 25 septembre.
58 personnes sont mortes, hier, à la Nouvelle-Orléans, 3 à Vicksbourg, et 56 à Memphis.

Chronique Locale et de l'Ouest.

Saumur.
L'Ecole de cavalerie a été passée en revue, hier matin, par M. l'intendant général inspecteur de Sévilly.

Hier soir, les officiers du 2^e chasseurs à cheval et du 3^e dragons ont été reçus au

mess par MM. les officiers de l'Ecole de cavalerie.

Pendant la soirée, la fanfare du 2^e chasseurs s'est fait entendre dans la cour du mess.

Le 2^e régiment de chasseurs à cheval, précédé de sa fanfare, a quitté notre ville ce matin.

Le 3^e de dragons ne partira que demain matin (samedi).

Les réservistes attachés au 13^e bataillon de chasseurs à pied (200 hommes environ) arrivés hier à Saumur, sont repartis ce matin pour Tours.

Le fils aîné du Président de la République, M. Patrice de Mac-Mahon, accompagne ce détachement en qualité de sous-lieutenant.

Ce matin, le bataillon du 13^e chasseurs à pied (armée active), comprenant 34 officiers et sous-officiers et 350 hommes, est arrivé à Saumur.

A son entrée en ville, l'excellente fanfare de ce bataillon s'est fait entendre depuis la rue de Bordeaux jusqu'à la place de la Bilinge.

Le détachement du 66^e de ligne ne remplacera que demain celui du 32^e au château de Saumur.

Grand cirque Ciotti. — Hier jeudi, à Nantes, a eu lieu la soirée d'adieux avec une tombola d'un superbe bœuf vivant offert par M. Ciotti.

Aujourd'hui vendredi, départ de la troupe pour Saumur.

SQUARE DU THÉÂTRE.
Musique municipale de Saumur.
Directeur : M. MEYER.

Concert du Dimanche 29 septembre 1878, à quatre heures du soir.

- Programme.
- | | |
|---|---------------|
| 1. Le Matinal, allégo. | BLANCHRETEAU. |
| 2. Les Diamants de la Couronne, fantaisie | AUBER. |
| 3. Le Coucou du Printemps, polka. | X. |
| 4. La Sémillante, ouverture. | TILLIARD. |
| 5. Brise de Mai, redowa. | X. |
| 6. Châteaubriani, pas redoublé. | BAUCOURT. |

GLANES DE L'EXPOSITION.

29^e LETTRE DE PARIS.

Les ministères. — Le plus important des ministères est, sans contredit, celui de l'Instruction publique, qui ne s'est point contenté d'exposer les découvertes faites par nos voyageurs au Cambodge, au Pérou, en Colombie, etc., les cartes de nos missions scientifiques et celles de la topographie des Gaules, dont nous avons déjà d'ailleurs entretenu nos lecteurs; qui nous offre encore, dans sa générosité, la collection des documents inédits, publiée sous les auspices du ministère, en même temps que les instruments si parfaits de nos savants français, et même les préparations anatomiques si utiles aux études, mais qui a tenu à honneur de consacrer trois travées entières et des vitrines innombrables aux travaux si variés des enfants de nos écoles et aux méthodes multiples des instituteurs et institutrices.

Cette haute pensée du ministère a été si bien comprise que presque toutes les Académies de France se sont empressées d'envoyer des modèles de travaux en tous genres, à la plume comme au burin, en tissu comme en bois, et ce n'est point une des moindres curiosités de l'Exposition que ces cahiers d'écriture et de dessin, ces dictées littéraires, historiques, géographiques et même scientifiques, ces statuettes et académies, ces ouvrages à l'aiguille que la main de tous ces enfants a brodés avec une diversité infinie et pour les usages les plus divers, en un mot cet enseignement par les yeux qui se déroule immense et toujours nouveau...

C'est là que les Instituteurs et Institutrices, appelés à Paris aux frais de l'Etat, ont étudié et puisé, et c'est sur ces travaux que rouleront leurs rapports les plus importants, mission qui peut devenir d'une fécondité remarquable sous leur plume, par la comparaison même des œuvres et des travaux accomplis à ce jour dans toutes les écoles de France.

C'est là aussi, devant ces vitrines si remplies et si variées, que s'arrêtent toutes les mères, pour jouir du plaisir d'y retrouver souvent le fruit du concours de leurs chers enfants.

Et je puis vous assurer que la foule studieuse s'y rencontre toujours, et que toutes les écoles de Paris et de sa banlieue, et même de certains départements, y sont conduites avec un zèle religieux par les directeurs et directrices de ces écoles.

Enfin c'est encore dans l'une des salles de cet utile ministère que les Frères des écoles chrétiennes ont établi une exposition vraiment modèle, que les visiteurs sérieux vont étudier de près, et à laquelle tout le monde rend un hommage mérité, pour leurs travaux qui s'élevaient de l'instruction rudimentaire aux plus hauts échelons de l'enseignement, et par toutes les voies et méthodes possibles.

C'est, en un mot, ici la lutte sérieuse de l'intelligence et de l'éducation, et l'on peut affirmer que désormais, en France, il n'y aura pas plus de place pour l'ignorance que pour les préjugés, et que l'instruction a conquis enfin un rang honorable, glorieux même, qui ne peut plus que faire bien espérer de l'avenir.

Et c'est pourquoi nous sommes désolé que, dans cette œuvre de rénovation morale et sociale, le Maine-et-Loire ait si peu produit, si peu exposé, quand d'autres Académies ont fait des envois si remarquables et si complets. Aussi n'avons-nous, je crois, sur la carte de l'instruction, que le n^o 46 (si mes souvenirs sont exacts) sur 86 départements, et c'est peu pour que le moral de nos campagnes puisse se relever, ainsi qu'il conviendrait.

Est-ce que, par hasard, l'esprit de commerce ferait, chez nous, du tort à l'esprit d'enseignement et d'éducation? On le dirait. Attendons donc, et espérons une réaction salutaire.

Après le ministère de l'instruction publique vient, en deuxième ligne, le ministère de l'intérieur, auquel il faut savoir gré de ses efforts. Déjà nous avons dit les divers objets que renferme ce pavillon, en types de mairies, d'écoles, d'hôpitaux, d'asiles, de casernes et d'établissements pénitenciers. Ajoutons qu'une autre section bien curieuse, celle de la philanthropie et de la mutualité en secours, eût été d'une étude bien fortifiante, s'il n'eût plu à l'Employé Directeur du pavillon de mettre sous clef tous les renseignements relatifs aux sociétés de secours mutuels fournis cependant par les industriels eux-mêmes, et sur LA DEMANDE PRESSANTE DU MINISTRE.

Qui croira à un pareil abus d'autorité? Personne assurément, pas même M. de Marcère lui-même. Il ne prétextera point cependant de n'avoir point été averti de ce fait, aussi étrange qu'il est stupide, tranchons le mot, puisqu'il prive la presse de révéler toutes ces bonnes œuvres, et les industriels eux-mêmes de faire mieux, par comparaison avec les méthodes suivies par leurs confrères. Mais les avis à M. de Marcère sont-ils allés à leur adresse?

Ce qui prouve une fois de plus que le Bien est d'une difficulté d'exécution presque impossible en France.

P. PROUTEAU (de Saumur),
Directeur-propriétaire du journal parisien
La Prime.

Faits divers.

Le gouvernement a décidé d'ouvrir une souscription en faveur des victimes survivantes et des familles des victimes de la fièvre jaune dans les Etats-Unis.

On affirme que la Nouvelle-Orléans seule a plus de 60,000 familles sans ressources.

Une personne domiciliée à Versailles, M^{me} Gudin, inculpée de port illégal de la Légion-d'Honneur, vient d'être condamnée par le tribunal correctionnel de cette ville à deux mois de prison.

Les courses de la Pinède, dans la Gironde, ont été signalées par un fâcheux accident que la Guianne, de Bordeaux, expose de la sorte :

« La course pour le prix de Saint-Hubert (handicap), 4,200 fr., dont 1,000 fr. au premier, a été attristée par un accident arrivé à Gavotte, montée par son propriétaire, M. le comte Edmond.

En sautant la barrière fixe, Gavotte s'est heurtée violemment contre la barre supérieure et s'est cassé la jambe. En tombant, M. le comte Edmond s'est fait quelques contusions, mais on espère qu'elles n'auront pas de suites fâcheuses, bien que la commotion ait été très-forte et qu'on ait cru un instant qu'il avait été foulé par son cheval. Quant à Gavotte, jument admirable et d'un grand prix, fille de Glaioul, il a fallu l'abattre

à coups de revolver sur le champ de courses. Ce n'est qu'au cinquième coup que la malheureuse bête a cessé de vivre.

Le fameux cheval du comte de Juigné, le célèbre vainqueur des courses, Jongleur, vient de mourir des suites d'un accident. Son jockey est inconsolable.

La tourmente de Marseille. — Le mistral s'est déchaîné au commencement de la semaine sur Marseille avec accompagnement de grêle et de tonnerre.

Les rues présentaient l'aspect de véritables torrents; dans celles en pente, la circulation était devenue impossible.

La violence de l'eau était telle, que plusieurs personnes ont été renversées.

A six heures, de la place des Réformés au bas des Allées, ce n'était qu'un vaste lac dont le courant avait la rapidité des eaux du Rhône.

Des branches d'arbre, un panier de ménagère et même un chat qui poussait des miaulements désespérés étaient entraînés par les eaux qui, devant une bouche d'égout, s'élevaient en une majestueuse gerbe d'un mètre de hauteur.

A quatre heures, tous les cafés et établissements publics ont été obligés d'allumer le gaz; les rues étaient désertes, chacun avait cherché un abri où il pouvait.

A neuf heures, l'orage était terminé, et le ciel prenait un aspect plus calme et plus rassurant.

Les eaux du port ont sensiblement monté: leur niveau atteignait presque la berge des quais.

Scène de braconnage. — On écrit de Château-Thierry (Aisne) :

« Dimanche dernier, vers cinq heures du matin, on trouvait étendu sur un chemin de la commune de Verdilly, près Château-Thierry et sur les confins de la forêt de Barbillon, le cadavre d'un individu dont la mâchoire était fracassée par un coup de feu. Son identité fut bientôt constatée: c'était le sieur Osselin, berger chez un couvreur à Bézu-Saint-Germain. Il profitait de la nuit pour se livrer au braconnage, au lieu de garder ses moutons. Il s'était, en conséquence, embusqué dans la matinée de dimanche à un endroit favorable à l'affût, où il se trouva bientôt en présence de deux autres braconniers qui lui intimèrent l'ordre de se retirer.

Sur la résistance que fit Osselin, les nouveaux arrivants profèrent contre lui des menaces; enfin un coup de feu se fit entendre et le malheureux berger tomba foudroyé. Malgré la gravité de ses blessures, Osselin n'est pas mort sur le coup, il a pu révéler à la gendarmerie accourue sur les lieux les noms des meurtriers, qui, le jour même, ont été écroués à la maison d'arrêt de Château-Thierry.

Osselin est mort le soir même des suites de ses blessures; il laisse une veuve et quatre enfants.

L'instruction religieuse à la chambrée.

Dans une caserne de cavalerie :
— Mes amis, dit le brigadier, nous devons avoir le plus grand respect pour les saints, qui sont des personnages recommandables.

Un maréchal des logis l'interrompt.
— Pardon, brigadier, il y en a un que je ne puis consentir à honorer; c'est saint Georges qui a tué un dragon!

Le brigadier reprend d'un ton ému :
— Il y a là, en effet, un souvenir pénible pour le régiment, mais s'ils se sont battus dans les règles et avec l'autorisation du colonel, nous devons oublier!

SANTÉ ET ÉNERGIE A TOUS
rendues sans médecine, sans purges et sans frais,
par la délicieuse farine de Santé dite :

REVALESCIÈRE

Du BARRY, de Londres. 32 ans de succès.

La REVALESCIÈRE guérit les mauvaises digestions (dyspepsies), gastrites, gastroentérites, gastralgies, constipations, hémorroïdes, glaires, flatuosités, ballonnement, palpitations, diarrhée, dysenterie, gonflement, étourdissements, bourdonnement dans les oreilles, acidité, pituite, maux de tête, migraines, surdité, nausées, et vomissements après repas ou en grossesse,

douleurs, aigreurs, congestions, inflammations des intestins et de la vessie, crampes et spasmes, insomnies, fluxions de poitrine, chaud et froid, toux, oppression, asthme, bronchite, phthisie (consomption), dartres, éruption, abcès, ulcérations, mélancolie, nervosité, épuisement, dépérissement, rhumatisme, goutte, fièvre, grippe, rhume, catarrhe, laryngite, échauffement, hystérie, névralgie, épilepsie, paralysie, les accidents du retour de l'âge, scorbut, chlorose, vice et pauvreté du sang, ainsi que toute irritation et toute odeur fétide en se levant, ou après certains plats compromettants : oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac; faiblesses, sueurs diurnes et nocturnes, hydro-pisie, gravelle, rétention, les désordres de la gorge, de l'haleine et de la voix, les maladies des enfants et des femmes, les suppressions, le manque de fraîcheur et d'énergie nerveuse, 100,000 cures réelles par an. Evitez les contrefaçons et exigez la marque de fabrique « Revalescière du Barry. »

Parmi les cures, celles de Madame la Duchesse de Castell Stuart, le duc de Plinskow, Madame la marquise de Bréhan, Lord Stuart des Decie, pair

d'Angleterre, M. le docteur professeur Warzer, etc., etc.

Voici quelques-unes des cures :

Cure N° 67,514 : Naples, ce 17 avril. — Monsieur, — Par suite d'une hépatite, j'étais tombé dans un état de marasme qui a duré sept ans. Il m'était impossible de lire, écrire; j'avais des battements nerveux par tout le corps, la digestion fort difficile, des insomnies persistantes, et j'étais en proie à une agitation nerveuse insupportable qui me faisait aller et venir, sans pouvoir me reposer, pendant des heures entières. Les bruits de la vie ordinaire me faisaient mal; j'étais d'une tristesse mortelle, et tout commerce avec mes semblables m'était devenu très-pénible. Plusieurs médecins m'ayant prescrit des remèdes inutiles, en désespoir de cause, j'ai voulu essayer de votre Farine de Santé. Depuis trois mois j'en fais ma nourriture habituelle. La Revalescière est bien nommée, car, héni soit le bon Dieu! elle m'a fait revivre; je puis maintenant m'occuper, faire et recevoir des visites, enfin reprendre ma position sociale. — Marquise de Bréhan.

Quatre fois plus nourrissante que la viande,

elle économise encore 50 fois son prix en médicaments. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 6 kil., 36 fr.; 12 kil., 70 fr. — Les Biscuits de Revalescière, en boîtes de 4, 7 et 70 francs. — La Revalescière chocolatée rend l'appétit, bonne digestion et sommeil rafraîchissant aux plus épuisés. — En boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25 c.; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 120 tasses, 16 fr.; de 576 tasses, 70 fr.; ou environ 12 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste, les boîtes de 36 et 70 fr. franco. — Dépôt à Saumur, COMMON, 23, rue Saint-Jean; GONDRAND; BESSON, successeur de TEXIER; J. RUSSON, épicière, quai de Limoges. — Angers, Veuve CHATEAU, épicière; LEVÊQUE, négociant, rue Plantagenet; BRETAULT-DÉLAGRÉE. — Baugé, BUCHMANN, marchand de comestibles. — Beaupreau, M^{me} BELLARD, épicière. — Cholet, VANDERBON-BUREAU, 63, place Rouge; CORTINI, confiseur, 60, rue Nationale; JACOMÉTY, confiseur; EMILE RICHARD, épicière, et partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — Du BARRY & C^o, LIMITED, 26, place Vendôme, et 8, rue Castiglione, Paris.

CHEMIN DE FER DE POITIERS

Service d'été, 24 juin 1878

Départs de Saumur :		Arrivées à Poitiers :	
6 h. 25 m. matin.		10 h. 30 m. matin.	
11 — 20 — —		4 — 30 — —	
1 — 30 — —		9 — 7 — —	
7 — 40 — —		11 — 41 — —	

Les jours de marchés et de foires à Saumur, il part un train de Saumur pour Montreuil à 5 h. 45 du soir.

Départs de Poitiers :		Arrivées à Saumur :	
5 h. 30 m. matin.		9 h. 40 m. matin.	
10 — 45 — —		3 — 10 — —	
12 — 45 — —		7 — 39 — —	
6 — 15 — —		11 — 20 — —	

Tous ces trains sont omnibus.

P. GODET, propriétaire-gérant.

COURS DE LA BOURSE DE PARIS DU 26 SEPTEMBRE 1878.

Valeurs au comptant.				Valeurs au comptant.				Valeurs au comptant.			
Dernier cours.	Hausse	Baisse.		Dernier cours.	Hausse	Baisse.		Dernier cours.	Hausse	Baisse.	
3 %			76 30	Crédit Foncier colonial, 300 fr.			380	Canal de Suez			761 25
6 % amortissable			80 20	Crédit Foncier, act. 500 f. 250 p.			290	Crédit Mobilier esp.			340
4 1/2 %			106	Soc. gén. de Crédit industriel et comm., 125 fr. p.			690	Société autrichienne			561 25
5 %			113 77	Crédit Mobilier			480	OBLIGATIONS.			
Obligations du Trésor, l. payé.			500	Crédit foncier d'Autriche			565	Orléans			358
Dép. de la Seine, emprunt 1857			337	Charentes, 500 fr. t. p.			700	Paris-Lyon-Méditerranée			350
Ville de Paris, oblig. 1855-1860			519	Est			700	Est			355
— 1865, 4 %			524	Paris-Lyon-Méditerranée			1098 75	Nord			360
— 1869, 3 %			410 50	Midi			837 50	Ouest			354 25
— 1871, 3 %			400	Nord			837 50	Midi			354
— 1875, 4 %			519	Orléans			1187 50	Charentes			39
— 1876, 4 %			518	Ouest			776 25	C ^o Canaux agricoles			370 35
Banque de France			3075	Compagnie parisienne du Gaz.			1340	Canal de Suez			567 50
Comptoir d'escompte			740	C. gén. Transatlantique			495				
Crédit agricole, 200 f. p.			468 75								

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS. GARE DE SAUMUR

(Service d'été, 13 mai).

Départs de Saumur vers Angers.		Départs de Saumur vers Tours.	
3 heures	8 minutes du matin, express-poste.	3 heures	36 minutes du matin, direct-mixte.
6 — 45 — —	(s'arrête à Angers).	8 — 31 — —	omnibus.
9 — 1 — —	omnibus-mixte.	9 — 40 — —	express.
1 — 23 — —	soir, omnibus.	12 — 40 — —	omnibus-mixte.
4 — 10 — —	express.	4 — 44 — —	omnibus-mixte.
7 — 15 — —	omnibus.	10 — 28 — —	express-poste.
10 — 37 — —	(s'arrête à Angers).		

Le train partant d'Angers à 5 h. 35 du soir arrive à Saumur à 6 h. 56.

Etude de M^e CLOUARD, notaire à Saumur.

A VENDRE A L'AMIABLE, UNE MAISON
Située à Saumur, près le Champ-de-Foire, rue Fardeau, n° 23;
COUR ET JARDIN.
S'adresser audit M^e CLOUARD.

Etude de M^e CLOUARD, notaire à Saumur.

A VENDRE A L'AMIABLE; MAISON EN TRÈS-BON ÉTAT
A Saumur, rue Saint-Jean, n° 59, près la rue d'Orléans.
S'adresser audit M^e CLOUARD.

Etude de M^e CLOUARD, notaire à Saumur.

A VENDRE
1^o UNE PETITE PROPRIÉTÉ, au Vau-Langlais, commune de Saint-Hilaire-Saint-Florent, deux maisons et 1 hectare 27 ares de vigne;
2^o VIGNE, aux Rouères, près la Cave-Bruneau, commune de Saumur, de 1 hectare;
Le tout à diviser au gré des acquéreurs.
S'adresser à M. Paul TAVEAU, géomètre-expert au Pont-Fouchard, à M. BRUNET, à Villebernier, ou à M^e CLOUARD, notaire. (436)

A VENDRE A LOUER PRÉSENTÉMENT, OU A ARRENTER UNE GRANDE ET BELLE MAISON
Située à Doué, rue de Cholet,
Avec vaste écurie, remise, grenier au-dessus, jardin et enclos y adossés; superficie, 22 ares.
Cette maison est propre pour toute industrie et agriculture.
S'adresser à M. GRILLEPOIS-GAMICHON, rue des Fontaines. (119)

A CÉDER IMMÉDIATEMENT, UNE BOULANGERIE
Aux environs de Bourgueil.
S'adresser à M^e GIRAULT, notaire à Bourgueil. (440)

Etudes de M^e THUBÉ, commissaire-priseur, et de M^e BOURASSEAU, huissier, à Saumur.

VENTE Aux enchères publiques, Par autorité de justice, D'UN IMPORTANT MATÉRIEL DE CHAMPAGNEUR AINSI QUE DES MARCHANDISES
Le tout saisi par procès-verbal de M^e Bourasseau,
A Gennes, dans les caves de M. PÉLISSIER, négociant à Angers.
Le dimanche 29 septembre 1878 et jours suivants, à midi,
Par le ministère de M^e THUBÉ, commissaire-priseur.

Cette vente consiste en :
Un matériel complet pour la fabrication des vins de Champagne, machines diverses, etc., etc.;
Environ 30,000 bouteilles de vin en bouteilles et demi-bouteilles; sur pointe ou couchées;
420 bouteilles d'alcools différents;
Cinq fûts de liqueur;
Bouchons neufs et vieux, cire, fil de fer, etc.;
Environ 700 kilogrammes de paille de seigle;
8,500 bouteilles vides, baquets, paniers, fûts et toute sorte d'outils concernant la tonnellerie;
Un bureau en chêne, un poêle et quantité d'autres objets.
Au comptant, plus 5 0/0 applicables aux frais.
Le commissaire-priseur chargé de la vente, THUBÉ. (477)

A LOUER DE SUITE UNE MAISON
Située rue d'Orléans, en face l'hôtel de Londres.
S'adresser à M^{me} veuve BRINDEAU, rue de Bordeaux, 6. (398)

A VENDRE
DEUX CHIENS COUCHANTS épagneuls, de deux et trois ans, tout dressés; UNE PAIRE DE CHIENS griffons; UN BON BRIQUET, chassant tout gibier, de deux ans;
CHIENNE et CHIEN, et un VIEUX CHIEN, de six ans, pour le renard et le sanglier, très-vite de pied.
S'adresser à M. Léon TOURET, garde au château de Jalesnes, près Vernantes. (441)

M^e LAUMONIER, notaire à Saumur, demande un principal clerc.

A VENDRE PLUSIEURS ACTIONS
De la Compagnie d'Assurances l'Ouest, à 475 fr. l'une.

ORGE ET AVOINE
M. V^e BORET prévient les propriétaires de chevaux qu'il vient d'installer un concasseur-aplatisseur pour avoine, orge, etc. Il se charge de prendre et reconduire, une fois concassée, l'avoine à domicile.
C'est un avantage d'un quart pour les propriétaires, car il est reconnu que trois litres avoine concassée nourrissent mieux que quatre litres avoine naturelle.
Pour tous renseignements, s'adresser au bureau, rue Saint-Nicolas, 34.

UN HOMME, libéré du service militaire, muni de bons certificats, demande un emploi.
S'adresser au bureau du journal.

UN HOMME, au courant du commerce, demande un emploi.
— Il se chargerait de la comptabilité, de la représentation ou de toute autre occupation dans une maison de commerce.
S'adresser au bureau du journal.

ON DEMANDE un jeune homme, de 15 à 16 ans, désirant apprendre le commerce.
S'adresser au bureau du journal.

CHANGEMENT DE DOMICILE M. RIELLANT DENTISTE, Place de la Billange, n° 4.

INCONTINENCE D'URINE DES ENFANTS.
Guérison par le traitement du docteur BEAUFUMÉ, de Châteauroux. Traitement gratuit pour les pauvres.

GRAND SKATING-RINK
130, Faubourg Saint-Honoré, 130, Paris.
Le plus élégant de la Capitale, rink unique en marbre blanc de Carrare. Salons confortables, buffet spacieux, bar américain, consommations de premier choix.
Réunion de famille. Highlife.
Séances de patinage tous les jours, de 9 heures à 11 h. 1/2; de 2 heures à 6 h., et de 8 h. 1/2 à 11 h. 1/2.
Courses et jeux inédits réglés par les premiers professeurs, parodies, pantomimes, clowns, orchestre brillant, dirigé par Baggers.

Médailles aux Expositions universelles de Lyon, 1872; Paris, 1867 et 1855; Londres, 1862, etc.

BANDAGES HERNIAIRES

DE MM. WICKHAM FRÈRES, CHIRURGIENS-HERNIAIRES, RUE DE LA BANQUE, 16, A PARIS.
Seul dépôt à Saumur, chez M^{re} V. LARDEUX, coutelier-bandagiste, rue Saint-Jean.

Ces bandages sont à ressorts élastiques et à vis de pression ou d'inclinaison, sans sous-cuisses, et ne fatiguent point les bandes. M^{re} V. LARDEUX a attaché à sa maison un homme de confiance, capable et expérimenté, qui se charge de choisir et d'appliquer le Bandage le plus convenable à chaque hernie; toutes les personnes qui en font usage éprouvent un soulagement réel, et leur efficacité tend à faciliter une guérison complète.

PRIX MODÉRÉS.

Librairie E. DEZÉ, rue Saint-Jean et place du Marché-Noir, SAUMUR.

NOTICES ARCHÉOLOGIQUES

Par G. D'ESPINAY,
Conseiller à la Cour d'Appel d'Angers, Officier d'Académie, Membre de l'Académie de Législation de Toulouse, Président de la Commission Archéologique de Maine-et-Loire, Membre de la Société Française d'Archéologie et de l'Institut des Provinces.

Première série : MONUMENTS D'ANGERS
Deuxième série : SAUMUR ET SES ENVIRONS

Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.
Chaque série se vend séparément.

En vente chez tous les libraires :
LES CHRONIQUES SAUMUOISES
Par M. PAUL RATOUIS. — 1 volume in-12.
ÉTUDES HISTORIQUES SUR L'HOTEL-DIEU
ET LES
ETABLISSEMENTS CHARITABLES DE LA VILLE DE SAUMUR
Par le même auteur.

Pour paraître prochainement :
LES ORIGINES DE L'ACADÉMIE D'EQUITATION CIVILE
ET
DE L'ÉCOLE D'EQUITATION MILITAIRE
DE LA VILLE DE SAUMUR (1593 à 1830)
Par le même.

Saumur, imprimerie de P. GODET.
Certifié par l'imprimeur soussigné.